

Dans les Alpes, la diversification des loisirs pose des défis pour la biodiversité. Des mesures sont possibles pour une bonne cohabitation

MARIER LOISIRS ET NATURE



SOPHIE DUPONT

Biodiversité ► Les Alpes font rêver, d'autant plus quand la chaleur envahit la plaine. Randonneurs et randonneuses en quête d'espaces sauvages, adeptes de camping, de VTT ou de via ferrata sont de plus en plus nombreux·euses en montagne. Et ces loisirs ne vont pas sans une certaine pression sur la biodiversité. «La nouvelle tendance de la *vanlife* et du camping sauvage a exigé qu'on prenne des mesures d'urgence pour en limiter les impacts», illustre Florent Liardet, directeur du Parc naturel Gruyère Pays d'Enhaut. Lors des week-ends de forte affluence, des «ambassadeurs de la nature» engagés par le parc expliquent aux visiteurs·euses les bons comportements et rappellent les bases légales. Ils constatent que des déchets sont encore laissés en pleine nature ou encore que les campeur·euses ne sont pas toujours au clair sur les lieux où il est autorisé de s'arrêter pour dormir. «Nous avons créé des fiches de sensibilisation pour chaque activité de montagne, dont le camping. Nous encourageons les gens à s'arrêter là où il y a un accès à l'eau et où les eaux usées peuvent être vidangées», poursuit Florent Liardet.

Charte d'engagement
Situé entre les cantons de Fribourg et de Vaud et en partie dans le canton de Berne, le parc collabore depuis une dizaine d'années avec les acteur·ices du tourisme pour que l'empreinte du public soit la moins dérangeante possible. «Une trentaine de professionnels ont signé une charte d'engagement pour le respect de la tranquillité de la faune», fait savoir son directeur. En plus des zones légalement protégées, les acteurs s'engagent à respecter des zones de sensibilité. «Lorsqu'on identifie par exemple une pouponnière à chamois [plusieurs familles avec des petits] dans un endroit qui n'est pas protégé par la loi, on demande aux guides de montagne d'éviter cet endroit avec leurs groupes durant la saison concernée», fait-il savoir. La collaboration avec les offices du tourisme vise égale-



Selon Jérémy Savioz, de Pro Natura Valais, les domaines skiables sont plus néfastes que des sentiers pédestres. KEYSTONE

ment à canaliser les flux touristiques et les concentrer sur certains secteurs déjà fréquentés, où les infrastructures sont déjà présentes. Aux amateurs et amatrices d'espaces sauvages, il conseille de réfléchir à l'impact de leur présence. «Je comprends le besoin de se ressourcer en nature et d'être seul. Mais pour la faune, le pire est d'être prise par

«La montagne a tendance à se transformer en parc d'attraction»

Jérémy Savioz

surprise. Lorsqu'un animal se retrouve nez à nez avec un randonneur à un endroit où il ne s'y attend pas, il peut fuir sur des kilomètres, perdre une énergie monstrueuse et même, dans des cas extrêmes, trouver la mort», avertit-il. C'est d'autant plus le cas en hiver, lorsque nombre d'espèces hibernent et doivent garder des forces jusqu'au prin-

temps. En ski de randonnée, le «principe de l'entonnoir» – skier sur un large espace au-dessus de la limite des arbres et sur des traces déjà faites dans la forêt permet de limiter les dégâts.

Tourisme quatre saisons
En Valais, Jérémy Savioz, chargé d'affaires pour Pro Natura, se réjouit du tourisme quatre saisons

et de la réduction de la dépendance aux sports d'hiver. «Pour le bilan carbone et pour la biodiversité, les domaines skiables sont plus néfastes que des sentiers pédestres», observe-t-il. Mais la diversification des activités mène aussi l'être humain dans des zones qui lui étaient auparavant inaccessibles. Le Valais fait notamment face à une forte expansion des VTT électriques. «Les stations veulent faire des Alpes suisses une destination internationale majeure de cette discipline. Le risque est de foncer tête baissée dans ce nouveau créneau en négligeant les dérangements que cela peut causer», constate Jérémy Savioz, en appelant à un encadrement légal rapide. D'autres activités se développent: tyroliennes, ponts suspendus, promettant des sensations fortes en pleine nature. «La montagne a tendance à se transformer en parc d'attraction. La diversification ne doit pas se faire au détriment de la faune sauvage», défend-il.

Sensibilisation et dialogue

Avec ces activités mais aussi les via ferrata ou encore les drones, les animaux ont de moins en moins de surfaces exemptes de tout dérangement. De nombreuses espèces sont déjà sous pression à cause du réchauffement climatique. Ajouter de l'activité dans des zones jusqu'ici tranquilles peut mettre en péril leur population, selon le spécialiste. Faucons pèlerins ou hiboux grand-duc peuvent abandonner leur nid à cause de certains sports mais également de photographes animaliers qui s'approchent trop près. Lui-même adepte de parapente, Jérémy Savioz prône la sensibilisation et le dialogue avec les acteur·ices du tourisme. Sur certains sites d'escalade, les grimpeur·euses sont invité·es à éviter certaines zones lors de la nidification des oiseaux menacés. «Ces mesures sont bien reçues par les sportifs, qui comprennent leur sens et apprécient de contribuer à la protection des animaux», se réjouit-il. I

LE VIVANT SOUS LA LOUPE (VI)
Dans le cadre de sa série d'été, *Le Courrier* part à la rencontre de projets promouvant la protection de la nature dans le sillage de la votation sur l'initiative biodiversité. La population décidera le 22 septembre si elle veut inscrire la biodiversité dans la Constitution et lui accorder davantage de moyens.

Les plantes poussent toujours plus haut

L'edelweiss disparaîtra-t-elle un jour des paysages alpins? Entraînera-t-elle avec elle l'extinction d'insectes qui la butinent? Dans les Alpes, si l'humain impacte la biodiversité à basse altitude, le réchauffement climatique reste une des plus grandes menaces, d'autant plus dans les hauteurs. Les espèces se déplacent toujours plus haut en altitude à mesure que la température augmente. «La flore des sommets s'enrichit. Il y a davantage de biodiversité mais ce n'est pas une bonne chose», observe Antoine Guisan, professeur en écologie spatiale (UNIL). Des espèces qu'on trouvait à 1200 mètres d'altitude s'observent maintenant plusieurs centaines de mètres plus haut. La période de

floraison est plus précoce, les arbres arrivent à pousser toujours plus haut, les sommets se parent de vert. «Cela ne poserait pas de problème s'il n'y avait pas de perdants», poursuit le spécialiste. Selon des simulations informatiques, les espèces qui poussent en très haute altitude risquent l'extinction, à partir des années 2050 environ, faute de pouvoir monter plus haut. La colonisation des pâturages par les arbres et les buissons a aussi un impact négatif sur la biodiversité. «Par effet de cascade, des insectes pollinisateurs et d'autres espèces animales pourraient être en danger avec la disparition des plantes», explique Antoine Guisan. Fleur strictement alpine,

l'edelweiss fait partie des espèces en danger. Pas parce qu'elle aura trop chaud, mais parce qu'elle pousse lentement et est donc très peu compétitive. Si d'autres plantes plus combatives pénètrent sur son territoire à partir d'altitudes inférieures, elle ne pourra pas lutter pour garder l'accès à la lumière et aux nutriments. Quant aux insectes qui la butinent, soit ils trouveront d'autres plantes à leur goût, soit ils s'éteindront eux aussi. Le phénomène concernera de nombreuses espèces qui interagissent avec les plantes. «Il est difficile de savoir lesquelles disparaîtront. On a pu étudier ces interactions seulement pour une minorités d'espèces», fait savoir Antoine Guisan. SDT

LE COURRIER

L'information a un prix, son indépendance aussi

Web
CHF 299.-

Combi
CHF 380.-

Intégral
CHF 460.-

Week-end
CHF 190.-

lecourrier.ch – 022 809 55 55